

LE PRIEUR

DES

PÉNITENTS ROUGES

I

Il y a à peine cent ans que Limoges, dont l'ancienne physionomie s'est profondément altérée, présentait encore l'aspect d'une ville raboteuse et barbare du moyen âge. Son enceinte de murailles ruinées et de tours lézardées renfermait une masse compacte et bizarre d'édifices noirs, inégaux, délabrés, du milieu desquels s'élançaient une quarantaine de clochers et clochetons, dominés tous par le clocher géant de Saint-Michel des Lions. Les maisons en bois laissaient voir sur leur façade les poutres croisées en X; les lourdes toitures de tuiles courbes surplombaient les rues étroites, pavées de pe-

tites pierres aiguës, et interceptaient aux passants l'air et la lumière. Chaque angle de rue (et ils étaient nombreux), chaque carrefour, avait la niche de sa madone ou de son saint de prédilection. Les dimanches et les jours de fête, on pavoisait ces niches de vieilles tapisseries ; les statuettes grossièrement sculptées qu'elles contenaient étaient vêtues d'oripeaux flétris, et on les gratifiait de bouts de cierges allumés ou de fleurs fraîches dans des vases de verre bleu. les églises, les oratoires, les couvents, les abbayes, qu'on rencontrait à chaque pas dans ce dédale de constructions capricieuses, faisaient comprendre au voyageur pourquoi les protestants n'avaient pu s'établir dans cette antique capitale de l'Aquitaine, malgré leurs tentatives réitérées. Le catholicisme avait jeté là de profondes racines, et il n'y avait plus de place pour la religion nouvelle qui voulait s'y implanter.

Or, par un jour de mai 1740, vers quatre heures de l'après-midi, heure où les commères de la ville se réunissaient par petits groupes sur le seuil de leurs portes pour caqueter en travaillant, une nouvelle importante préoccupait cette population si tranquille d'ordinaire. Des gens à mine affairée se dirigeaient vers la place du marché, connue de nos jours sous le nom de *place des Bancs*, à cause des nombreux éventaillers dont elle est couverte. Chacun échangeait,

avec les petits conciliabules établis devant les boutiques autour de la place, quelques phrases qui toutes se réduisaient à peu près à ceci :

— Eh bien ! c'est donc pour demain ? Le pauvre garçon n'en appelle pas, à ce qu'il paraît au parlement de Bordeaux ?

— Il n'y a pas d'appel possible ; son cas est un cas prévôtal ; il a été condamné ce matin, demain matin il sera pendu.

— Pauvre malheureux ! Quel dommage !... Je vais voir dresser la potence.

Les aides du bourreau étaient, en effet, déjà occupés à planter l'instrument du supplice pour une prochaine exécution. La foule curieuse bourdonnait autour des travailleurs, et les marchands de volailles, obligés de céder la place à ces sinistres fonctionnaires, ne se gênaient pas pour souhaiter tout haut de voir à leur cou la corde qu'ils destinaient au patient,

L'individu dont le supplice excitait un tel intérêt n'était pourtant autre chose qu'un petit voleur pris en flagrant délit, avec la circonstance aggravante d'effraction, ce qui suffisait à cette époque pour entraîner une condamnation capitale. Sans doute, il n'y avait guère dans cet événement de quoi éveiller l'attention publique ; mais, vers le milieu du dix-huitième siècle, il fallait si peu pour émouvoir une ville de province ! Aussi, le procès qui venait de se terminer

si fatalement par une sentence de M. de Gilibert le grand prévôt de la généralité, occupait-il moins que la personne même du condamné les oisifs de Limoges. On pourra s'en convaincre par le dialogue que nous allons rapporter et qui avait lieu en ce moment dans une boutique place du Marché, à une cinquantaine de pas du lieu de l'exécution.

La maison, dont cette boutique formait le rez-de chaussée, était entièrement construite en pierres, ce qui ne lui donnait pas peu d'avantages sur les masures en bois disséminées autour d'elle. Elle semblait remonter à une assez haute antiquité; un cordon de cariatides en granit décorait le premier étage, comme on en voit encore dans quelques vieilles murailles de la *cité* de Limoges. Les fenêtres, carrées, étaient partagées en deux par une croix de pierre et garnies de petites vitres en losanges que réunissaient des lames de plomb. Or, ces vitres, en verre de Bohême vert ou bleuâtre, devaient donner une grande opinion de l'opulence des habitants de cette maison, dans une ville dont presque toutes les croisées étaient munies simplement de papier huilé.

La boutique elle-même était un vaste et obscur corridor, aux murs sombres et humides; des monceaux de barils, remplis de drogueries, montaient jusqu'au plafond. Une immense porte

de chêne garnie de gros clous à tête carrée, rabattait ses deux lourds battants de chaque côté de l'entrée; aussi, la pluie et le vent eussent-ils pénétré sans résistance dans le vieux bazar, si un auvent de bois noir et pourri ne se fût avancé, comme un vaste abat-jour, de six pieds au moins au dessus de cette ouverture béante.

Le plancher mal joint de ce rez-de-chaussée était élevé d'une marche au-dessus du pavé de la rue. Une seconde fausse porte, à hauteur d'appui, semblable à celle de quelques portiers parisiens, empêchait d'entrer sans qu'une clochette au son aigu et criard se fît entendre dans tout le quartier. Enfin, de chaque côté de la devanture, deux petits comptoirs carrés, que l'on retirait le soir pour fermer le magasin, supportaient quelques échantillons de savon, des bo-caux vides, des bûches de bois de campêche; et, en vérité, ces échantillons de marchandises avaient été placés là plutôt par habitude que par utilité, car aucun chaland ne semblait avoir besoin de l'enseigne pour reconnaître la maison.

C'était donc là qu'avait lieu, au moment où commence cette histoire, la conversation qui fera connaître les événements dont la ville entière était occupée. Les interlocutrices, car c'étaient des femmes tranquillement assises sur des chaises de paille, derrière un des comptoirs

dont nous venons de parler, pouvaient sans interrompre leur ouvrage voir tout ce qui se passait dans le marché voisin.

Celle qui occupait la place principale contre la muraille et dont la chaise était soigneusement rembourrée d'un coussinet de plumes, était une femme d'une cinquantaine d'années, à la figure froide, aux manières sèches et raides. Elle était vêtue d'une simple robe de couleur foncée, faite à une mode assez difficile à caractériser, car elle ressemblait fort peu à celle des merveilleuses Parisiennes de l'époque. Ses cheveux gris s'échappaient en boucles soyeusement symétrisées de dessous son bonnet de linon; un petit fichu de laine jaune, léger et étriqué, couvrait ses épaules, et des mitaines de soie noire semblaient à demeure, été et hiver, sur ses mains ridées. Rien n'annonçait non-seulement la richesse, mais même l'aisance dans cette femme dont le portrait eût sûrement excité la risée des dames de la cour de Louis XV, comme les portraits des *donnas* limousines avaient excité celle des dames d'Anne d'Autriche en 1638.

Madame Moranges, c'était son nom, était pourtant la femme d'un des bourgeois les plus riches et les plus considérés de la ville. Son mari, Jean-Baptiste Moranges, appartenait à une de ces familles anciennes, qui semblent faire corps avec le pays où elles se perpétuent et dont l'origine

se perd dans le lointain fabuleux des légendes locales. Les Moranges étaient célèbres depuis plusieurs siècles dans le Limousin ; on avait retrouvé leur nom *Morangius* sur des pierres tumulaires romaines, découvertes dans les fouilles. Malgré cette origine illustre bien constatée, M. Jean-Baptiste n'en paraissait pas plus fier, et continuait de mener, à cette époque où tant d'ambitions d'arrière-boutique commençaient à s'éveiller, la vie paisible et occupée des aïeux qui lui avaient transmis de génération en génération une brillante fortune.

Sans aspirer ni aux honneurs ni à la noblesse, comme tant d'autres, il se contentait d'être un des syndics du commerce de Limoges et de revendre à gros bénéfices ses denrées coloniales, Sa fortune s'augmentait, ses coffres s'emplissaient, mais rien n'était changé dans ses idées, dans ses habitudes et dans celles de sa famille. Quand il passait dans les rues d'un air affairé, il saluait avec la même attention l'intendant de la province qui avait dans la ville un pouvoir dictatorial ou le petit marchand à qui il vendait annuellement un assortiment de drogueries pour débiter dans quelque obscure bourgade du voisinage.

Voilà de quel notable personnage la dame au costume si mesquin dont nous venons de parler était la compagne et le digne lieutenant femelle.

Madame Moranges, élevée pour la vie qu'elle menait, avait vieilli dans cette boutique ouverte à toutes les intempéries des saisons, sans même se douter qu'il en pût être autrement. A côté d'elle était sa fille, mademoiselle Mariette, jeune et belle personne de dix-neuf ans, au regard modeste, au maintien modeste, pauvre fleur étiolée dans cette atmosphère d'huile et d'alcool. Ses vêtements, d'une coupe un peu plus récente et d'une étoffe un peu plus fine que ceux de la vieille bourgeoise, ne décélaient néanmoins aucune coquetterie. Il fallait être bien jolie pour être remarquée sous la lourde et maussade toilette dont on lui faisait un devoir de s'affubler. Les dimanches seulement, quand elle allait à la grand'messe avec sa mère, il lui était permis d'être vêtue à la mode du temps, pourvu toutefois que cette mode n'eût rien de nature à effaroucher les yeux chastes de ses parents, et alors la pauvre enfant rougissait de plaisir à la vue de l'admiration qui s'élevait sur son passage.

Quand on faisait des reproches à madame Moranges sur son rigorisme et sa parcimonie à l'endroit de sa fille, elle répondait :

— Les Moranges n'ont pas besoin d'éblouir les yeux par tant d'étalage ; tout le monde ne les connaît-il pas dans la ville ? Mariette, le jour de ses noces, apportera à son mari deux cent mille écus dans son tablier ; si on ne veut

pas d'elle comme elle est, elle restera fille ; si elle prend un mari, eh bien, son mari fera ce qu'il voudra alors, cela ne me regardera plus.

Et les plus forts logiciens ne savaient plus que répondre à la riche bourgeoise, car les arguments de l'or sont toujours sans réplique.

Enfin, la troisième interlocutrice était Nanon, la servante du logis. Une grande coiffe tombant sur les yeux, un casaquin brun qui pouvait bien avoir été tiré de quelque robe mise au rebut par sa maîtresse, et un jupon de serge, rayé de bleu et de blanc, formaient le costume de cette vieille femme qui semblait jouir d'une certaine autorité dans la maison. Nanon, en effet, était une de ces domestiques d'ancien régime dont l'espèce se perd, même en province. Elle était chez les Moranges depuis le mariage de son maître, quelque vingt-cinq ans avant l'époque où commence cette histoire ; elle avait vu naître Mariette, elle l'avait bercée dans ses bras, elle lui avait raconté ces histoires de fées et de revenants qui plaisent tant à l'enfance, quoiqu'elles l'effrayent. En outre, Nanon montrait une telle ardeur pour la défense des intérêts de ses maîtres, une telle économie dans l'exercice de ses fonctions intérieures, qu'on avait mis en elle une confiance illimitée ; on avait fini par la considérer presque comme étant de la famille. Aussi, l'habitude de voir prendre ses con-

seils en considération poussait-elle Nanon à les donner à tout propos ; elle grondait librement maître et maîtresse, et en parlant des Moranges elle disait : *nous*.

Ces trois personnes, les pieds posés par habitude sans doute sur des chaufferettes qui ne contenaient pas de feu, ourlaient en commun une vaste pièce de toile rousse, destinée à faire des draps, pour les domestiques de la maison, sinon pour les maîtres eux-mêmes. Tout en tirant l'aiguille avec agilité, Nanon, qui semblait avoir le monopole des longs récits, disait à sa jeune maîtresse en patois du pays, qui était alors la langue commune des bourgeois et des artisans :

— Oui, mademoiselle, tout est fini ; ce matin, le grand prévôt a prononcé la sentence, et, comme vous voyez, ces coquins de valets du bourreau ne veulent pas être en retard. C'était à déchirer le cœur de voir comme ce pauvre jeune homme se désolait, de l'entendre appeler Dieu et la Vierge à son secours, en jurant qu'il n'était pas coupable ! Babet, qui était allée à l'intendance pour assister au jugement, car vous savez qu'elle se fourre partout, m'a dit que le prévôt lui-même pleurait ; aussi, suis-je bien impatient de voir votre père revenir de la prison, où il est allé visiter, comme c'est son devoir de prieur des pénitents rouges, le pauvre condamné !

— En effet, reprit madame Moranges tranquillement et sans lever les yeux, c'est là une rude besogne pour mon pauvre cher homme chaque fois qu'il y a une pendaison à Limoges ! Lui, qui n'a pas plus de méchanceté qu'un poulet, il faut qu'il aille consoler les condamnés, les accompagner au lieu du supplice, et aider les autres pénitents à les mettre dans la bière après l'exécution. J'aurais mieux aimé que Jean-Baptiste entrât dans les pénitents blancs ou bleus, ou dans toute autre compagnie où l'on n'a qu'à prier pour les pendus, sans être encore obligé de les assister. Mais il veut faire à sa tête...

Pendant cette conversation, Mariette avait cessé de coudre et regardait sa mère en frissonnant.

— Nanon, dit-elle enfin avec chaleur, tu crois donc ce jeune homme innocent ?

— Si je le crois ! s'écria la vieille domestique à son tour, j'en mettrais mes mains au feu ! Car enfin rien ne prouve qu'il soit entré dans cette maison pour voler... A la vérité, on l'a trouvé dans la chambre de ce vieil avare de Bichat, le plus rude usurier de la ville ; et puis, il s'est introduit par la fenêtre, au milieu de la nuit et en cassant un carreau (car Bichat, un homme de rien, se mêle aussi d'avoir des carreaux) ; enfin, on l'a trouvé fouillant dans l'armoire où Bichat

laisse moisir ses écus, mais tout cela ne prouve pas encore que ce pauvre M. Durivet soit coupable de vol avec effraction et mérite d'être pendu. Quand on est jeune comme lui, quand on appartient à une bonne famille et quand on est joli garçon, on peut s'introduire dans une maison avec d'autres intentions que celle de voler. Avez-vous remarqué que cette petite Bichat, la fille de l'usurier, a bien le regard le plus hardi...

— Nanon, que dites-vous donc là ? interrompit madame Moranges d'un ton sévère en désignant sa fille.

— Suffit, madame, suffit, répondit la domestique en hochant la tête ; je me tairai, puisque vous ne voulez pas que je parle devant les enfants, en quoi certainement vous avez bien raison. Mais pour ce qui est de ce jeune homme...

— Je voudrais bien le voir ! dit naïvement Mariette.

— Eh ! mademoiselle, vous le verrez demain matin, il passera devant la porte et il s'arrêtera là, à quelques pas, comme les autres. Jésus ? mon Dieu ! comme c'est dommage ! oh ! pour cette fois, je ne me mettrai pas à la fenêtre, je vous jure, je craindrais que Dieu me punit.

— Il faudra prier pour lui, ma mère, dit Mariette en attachant sur madame Moranges son œil humide ; ce soir, à la prière, nous dirons un

De profundis pour que Dieu lui accorde une bonne fin.

La conversation en était là quand un léger mouvement se fit dans la foule qui passait et repassait devant la boutique ; on entendit plusieurs voix du dehors disant avec empressement : Bonjour, monsieur Moranges !

— Voici monsieur ! s'écria Nanon avec joie.

Au même instant la clochette attachée à la demi-porte retentit bruyamment, et le maître de la maison entra,

C'était un homme d'une soixantaine d'années, court et chargé d'embonpoint. Il avait des souliers à larges boucles d'argent, des bas chinés, une culotte noisette et un habit de ratine qui lui descendait jusqu'à mi-jambe. Une petite queue, vigoureusement serrée par un ruban noir, s'échappait de dessous son tricorne et se jouait sur le collet de l'habit. Il portait sous son bras un jonc à pomme d'ivoire, qui ne semblait pas lui être d'une grande utilité pour la marche, car le bon bourgeois paraissait aussi vigoureux qu'à trente ans. Cependant, quand il entra chez lui il était d'une pâleur extrême. Il se laissa tomber sur une chaise et, sans prononcer une parole, il poussa un profond soupir qui effraya les femmes.

— Qu'as-tu donc, Jean-Baptiste ? lui demanda madame Moranges avec inquiétude.

— Mon père, que vous est-il arrivé? s'écria Mariette courant à lui,

— Ah! laissez-moi respirer, dit le bourgeois qui fit un geste d'abattement; je suis brisé, anéanti! Je viens d'assister à une scène terrible, qui ne sortira jamais de ma mémoire.

— Vous avez vu le condamné, monsieur, s'écria Nanon, incapable de brider sa curiosité; n'est-ce pas qu'il n'est pas coupable? N'est-ce pas...

— C'est un saint, un martyr! s'écria le vieux marchand avec enthousiasme; si vous saviez comme il m'a reçu quand on lui a annoncé que je venais lui porter des consolations au nom de la confrérie des pénitents rouges! Il s'est jeté dans mes bras en pleurant; il m'a remercié de la manière la plus touchante... Le père François, l'aumônier de la prison, en était confondu... Ce pauvre jeune homme embrassait le crucifix, il priait, se jetait à nos genoux, en nous disant qu'il était innocent... Mon Dieu! je n'ai jamais vu une douleur pareille! j'en ferai une maladie... Pauvre malheureux!

— Quand je vous disais! fit Nanon en regardant Mariette.

Mariette passait son mouchoir sur les yeux humides de M. Moranges, et elle lui disait d'un ton de tendresse mélancolique :

— Eh bien! papa, pourquoi vous affliger tant?

Si le prisonnier est innocent et s'il meurt en chrétien, Dieu saura bien le récompenser de ses souffrances.

Et, en parlant ainsi, elle-même se mit à sangloter, car les larmes sont contagieuses pour une jeune fille, surtout quand il s'agit d'un beau jeune homme comme celui dont on parlait sans cesse devant cette naïve enfant. Madame Moranges seule conserva son sang-froid au milieu de la désolation universelle :

— Allons, dit-elle à son mari d'un ton d'humeur, voilà comme tu es chaque fois qu'il y a une exécution... Tu avais bien besoin d'entrer dans la confrérie des pénitents rouges !

— De temps immémorial les Moranges font partie de cette confrérie, s'écria le bourgeois, et je ne pouvais m'empêcher de suivre l'exemple de mes pères ! Mais tu te trompes, femme ; je n'ai pas éprouvé pour tous les condamnés à mort que j'ai visités ce que j'éprouve pour celui-là... J'aurais un fils, vois-tu, et je saurais qu'il va mourir comme cet infortuné, que je ne pourrais le regretter davantage !

— Bah ! tu m'as dit cela déjà à propos des autres !

— Non, non, s'écria Moranges, dont la douleur s'exaltait encore par l'impatience, et je ferai pour celui-ci ce que je n'ai jamais fait ; tu verras !

Il appela une espèce de commis, qui rangeait en silence des ballots au fond de cette boutique obscure.

— Pierre, lui dit-il, va-t-en chez le *courrier* des pénitents rouges ; tu lui diras de se rendre de suite chez nos confrères... Je les prie instamment de venir, tous, tant qu'il en trouvera, souper chez moi ce soir... Va et dépêche-toi.

Pierre regarda son maître avec de grands yeux étonnés. Les femmes semblaient muettes de surprise.

— Eh bien ! partiras-tu ? demanda Moranges d'un ton de colère.

Le garçon ne se le fit pas répéter deux fois et disparut.

— Sainte Vierge ! s'écria madame Moranges, qui retrouva enfin la parole, inviter plus de quarante personnes ! Tu veux donc te ruiner ?

— Et comment pourrai-je, en une heure de temps, préparer à manger pour tant de monde ? s'écria Nanon à son tour.

— Arrangez-vous, c'est votre affaire, dit le marchand d'un ton ferme ; s'il faut de l'argent, parlez, je vous ouvrirai ma caisse... Pour toi, femme, donne tes clefs à Mariette, afin qu'elle prenne dans ton armoire du sucre et les couverts d'argent.

— Du sucre ! reprit la bonne dame avec un effroi véritable ; mon Dieu, que va-t-il arriver ?

Du sucre pour quarante personnes !... Mais, Moranges, tu veux donc la perte de ta maison ?

Afin de faire comprendre cette terreur de la ménagère, nous dirons qu'à l'époque dont il s'agit le sucre était dans le Limousin d'une rareté vraiment fabuleuse. On citait une famille assez riche pour faire paraître un pain de sucre tout entier sur table un jour de gala. Aucun des convives n'osait y toucher, et le précieux comestible, replacé dans l'armoire héréditaire, ne reparaissait quelquefois qu'un an après dans une nouvelle solennité.

Faites ce que je vous dis ! cria le bonhomme d'un ton impérieux ; que tout soit prêt dans deux heures.

Pour la première fois de sa vie, il exprimait sa volonté d'une manière aussi ferme en présence de sa femme, qu'il laissait d'ordinaire conduire la maison à sa guise. Aussi ce ton péremptoire imposa-t-il sérieusement à ses auditeurs féminins, dont deux au moins auraient été disposés à lui tenir tête en d'autres circonstances.

— Allons, dit madame Moranges avec un soupir, que la volonté de Dieu soit faite ! Nanon, ajouta-t-elle en présentant ses clefs à la servante, tu prendras le linge et les effets qui te seront nécessaires ; moi, je vais voir si les marchandes de volailles ont encore quelques dindons, et si la marée fraîche est arrivée aujourd'hui à la

poissonnerie... Toi, Mariette, tu vas aider Nanon et tâche ensuite de trouver un moment pour ta toilette, car tu ne peux paraître ainsi devant tant de monde.

Ces dernières paroles semblèrent frapper le vieux marchand.

— Non pas, s'écria-t-il avec vivacité; ni Mariette, ni toi, ni aucune femme n'assistera à ce souper; Pierre nous servira à table, lui qui est pénitent comme nous... Nous avons à causer des affaires de la confrérie et nous voulons être seuls.

— Comme tu voudras, Moranges, dit sèchement la bourgeoise; mais, en vérité, je ne comprends pas que tu fasses une dépense ruineuse, et que tu nous chasses de ta table, parce qu'on va pendre demain un mauvais drôle qui a volé!

En grommelant ainsi, la bonne dame sortit et alla acheter les provisions nécessaires pour ce souper imprévu. Le vieux marchand ferma lui-même sa boutique, quoiqu'il fût encore grand jour, ce qui donna lieu à une foule de suppositions de la part des voisins, et se retira dans sa chambre sans adresser un mot à personne. Nanon avait un air grave, peu communicatif; cependant, tout en allant et venant pour faire son service, elle dit à Mariette d'un ton mystérieux :

— Depuis près de trente ans que je suis dans la maison, je n'ai jamais vu monsieur dans cet

état-là..., Oh ! il y aura du nouveau, mademoiselle ; vous verrez !

— Mais qu'y aura-t-il donc ? demanda la jeune fille avec inquiétude.

Nanon se remit à l'ouvrage sans répondre.

Les artisans et bourgeois, qui faisaient partie de la confrérie des pénitents rouges, se rendirent à l'invitation officielle faite par leur *courrier* au nom de M. Moranges. A mesure qu'ils arrivaient, le vieux marchand les introduisait dans sa chambre et s'entretenait avec chacun d'eux en particulier. A l'heure fixée par le maître du logis, grâce à l'activité de Nanon, aux libéralités plus qu'ordinaires de madame Moranges, et aux efforts de Mariette, un souper de province, c'est-à-dire abondant, sinon délicat, fut servi pompeusement dans la salle à manger.

Le souper se prolongea assez avant dans la nuit ; cependant, aucun chant joyeux, aucun éclat de rire, aucun bruit de verre n'annonça au dehors que la gaieté régnait dans cette dévote assemblée. Madame Moranges, sans attendre la fin du repas, s'était couchée à neuf heures, selon son invariable habitude depuis son mariage, et force avait été à Mariette d'en faire autant. Enfin, à minuit, la servante, qui, après le départ des convives, avait eu à frotter, à nettoyer et à mettre en place tous les ustensiles de table, afin qu'aucun dérangement ne blessât les yeux de sa maî-

tresse le lendemain, traversa à pas lents la chambre de Mariette pour regagner la sienne. C'était où l'attendait la jeune fille.

— Eh bien ! Nanon, demanda-t-elle en se dressant tout à coup sur son séant, que s'est-il passé ?

— Dormez, dormez, mademoiselle, répliqua la vieille d'un air discret ; je ne sais rien.

— Quoi ! tu n'as rien entendu ?

— Ils veulent sauver ce pauvre innocent ! dit à voix basse Nanon, qui, malgré sa discrétion apparente, grillait de faire une confidence ; j'ai entendu monsieur dire à un des confrères : « Je donnerais la moitié de ma fortune pour le sauver, et nous le sauverons ! »

II

Le lendemain matin, à l'heure du marché, une foule considérable remplissait la place des Bancs. Cependant, ce n'était pas l'espoir de vendre leurs légumes et leurs autres denrées qui avait attiré, ce jour-là, les gens de la campagne ; les marchandes de toute espèce n'avaient pas étalé leurs éventaires portatifs, et elles avaient eu raison, car, à voir cette affluence croissante,

il semblait évident que les étalages et leurs propriétaires eussent été inévitablement culbutés.

Au centre de la place, s'élevait la potence, vers laquelle convergeaient tous les regards. Un des aides du bourreau était nonchalamment appuyé contre le poteau. Quelques cavaliers de la maréchaussée en grande tenue faisaient faire le cercle autour de l'instrument du supplice, et contenaient avec peine les flots de curieux toujours prêts à déborder. Cependant cette masse compacte et silencieuse s'entr'ouvrait par moments devant un pénitent rouge, revêtu de sa grande robe, son capuchon pointu sur la tête et le visage voilé. Il tenait d'une main un grand bâton surmonté d'une croix d'argent, de l'autre il présentait aux assistants un plat de cuivre, en disant d'une voix lugubre : « Pour la sépulture du condamné, s'il vous plaît ! » Chaque fois qu'une pièce de monnaie tombait dans le bassin métallique, il ajoutait d'un ton monotone : « Que Dieu vous le rende ! » Nous croyons avoir dit déjà que cette confrérie avait pour mission spéciale d'assister à ses frais les condamnés à mort, et, comme on le voit, elle cherchait autant que possible à diminuer ses charges en faisant appel à la charité publique.

Les magasins autour de la place étaient restés fermés, par crainte du désordre qui accompagne

d'ordinaire les réunions tumultueuses ; seule la boutique de M. Moranges était ouverte à demi, et le garçon, debout sur le seuil de la porte, regardait avec un intérêt tout particulier ce qui se passait sur la place. En revanche, les fenêtres du voisinage fourmillaient de têtes d'hommes et de femmes de toutes conditions, tandis que celles de la maison du vieux marchand restaient hermétiquement closes, comme si les paisibles habitants de cette demeure eussent voulu s'épargner la vue du terrible drame qui allait se jouer si près d'eux.

L'impatience commençait à gagner cette troupe de gens qui étaient là sur leurs jambes depuis l'aube du jour, quand tout à coup le son de la grosse cloche de Saint-Michel se fit entendre ; le condamné sortait de la prison pour se rendre au lieu du supplice. Un frémissement de terreur parcourut la foule ; tous les yeux se tournèrent spontanément vers la rue par laquelle devait déboucher le cortège ; quelques femmes se signèrent ; puis, on se mit à écouter le son lent et solennel de la cloche qui ne devait cesser qu'avec la vie du condamné.

L'attente ne fut pas longue, la distance qui sépare la place des Bancs de l'ancien palais de justice étant à peine de quelques centaines de pas. Bientôt tous les cols se tendirent, tous les spectateurs se levèrent sur la pointe des pieds,

et mille voix répétèrent dans le langage du pays :
lou véqui (le voici).

En effet, la tête du cortège tournait en ce moment l'angle de la rue. La foule reculait avec vivacité devant les cavaliers qui ouvraient passage.

Après les cavaliers, parut le greffier en robe noire et la confrérie entière des pénitents, qui jouait un rôle si important dans cette circonstance. Ils marchaient sur deux files, recouverts de leur effrayant costume, que rendaient plus terrible encore les deux trous faits à leur capuce rouge, et au travers desquels on voyait briller leurs yeux. Un confrère portait, pieds nus et en grande dévotion, une vaste croix d'argent couverte d'un long voile de satin rouge broché d'or, dont deux petits pénitents, les pieds nus aussi, tenaient chaque extrémité. Ils avaient tous à la main un grand cierge allumé et chantaient d'un ton lent, monotone, d'un ton qui n'appartient peut-être qu'aux pénitents limousins, le *De Profundis* et le *Libera*.

Ce chant lugubre, entrecoupés de silences et de soupirs, s'harmonisait avec le son de la cloche qui se faisait toujours entendre dans le lointain. Puis venait le condamné, à pied, appuyé d'un côté sur son confesseur en surplis, qui lui présentait le crucifix, de l'autre sur un pénitent, encore plus faible et plus chancelant que lui, et

on n'en sera pas étonné quand on saura que c'était le prieur de la confrérie, le bon vieux Moranges lui-même. Venait ensuite la bière, portée par quatre confrères; et la marche était fermée par le bourreau et ses aides, accompagnés d'une foule de soldats et de gens de justice.

On comprenait à voir le condamné le vif intérêt qu'il avait excité dans la population limousine et surtout dans la partie féminine de cette population. C'était, en effet, un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à la figure douce et pâle, à la taille élégante, et dont les longs cheveux noirs flottaient en boucles sur ses épaules. Une angélique résignation était peinte sur son visage; il donnait à chaque instant des signes de piété, et il n'avait laissé échapper, même à la vue de l'échafaud, aucune marque de crainte. On savait que son crime, quoiqu'il fût puni de mort par la loi, n'était pas un de ces crimes qui révèlent un grand coupable. Aussi les témoignages de compassion ne lui manquèrent-ils pas; un murmure de regret se fit entendre parmi les spectateurs, des sanglots éclatèrent par-dessus les murmures. Les soldats se rapprochèrent du condamné, dans la crainte qu'une manifestation subite ne parvînt à leur arracher le prisonnier.

On arriva ainsi au lieu du supplice. Le patient

embrassa son confesseur et le prieur des pénitents, qui sembla lui glisser à l'oreille quelque consolation mystérieuse, puis il s'avança vers la fatale échelle. Au pied de la potence, il fit à la foule une courte allocution, dit les choses les plus touchantes et les plus pathétiques, si bien que le bourreau lui-même avait les larmes aux yeux quand il lui passa au cou le terrible lacet.

Or, pendant cette scène, les pénitents, armés de leurs cierges et chantant toujours l'office des morts, avaient formé un grand cercle autour du gibet. En dedans de ce cercle se trouvaient les gens de justice, les cavaliers, les soldats de la maréchaussée ; cette disposition tenait à un singulier usage qui régnait alors à Limoges et peut-être aussi dans beaucoup d'autres villes du midi.

A raison de je ne sais quel privilège, accordé par je ne sais quel souverain, la congrégation des pénitents rouges devenait maîtresse du corps d'un supplicié, et aussitôt que le bourreau l'avait abandonné à son propre poids. Si le porte-bannière pouvait toucher avec la croix de la confrérie le patient encore suspendu à la corde, mort ou vivant, le condamné appartenait aux pénitents, la loi était considérée comme satisfaite. On comprend donc pourquoi on plaçait une force armée imposante entre les confrères et la po-

tence ; c'était pour empêcher l'exercice d'un privilège qui avait sauvé bien des coupables. Aussi, les bonnes gens qui composaient la confrérie n'avaient-ils pas essayé depuis longtemps de faire valoir leur droit : ils se contentaient de recevoir, après l'exécution, le corps du patient pour lui rendre selon leurs statuts, le devoirs de la sépulture.

Tandis que la tragédie de la place publique approchait ainsi de son dénouement, à quelques pas de là, dans la maison de Moranges, on en suivait avec une mortelle angoisse toutes les péripéties. Dans une chambre dont un rideau épais de serge bleue, étendu devant les fenêtres, interceptait la lumière, Mariette était à genoux devant un immense lit à ciel. Elle se cachait la tête dans les couvertures autant sans doute pour échapper au bruit sinistre du dehors que pour étouffer les sanglots et les cris de terreur qui s'échappaient parfois de sa poitrine. A l'autre bout de l'appartement, madame Moranges, assise dans un fauteuil en tapisserie, dont le temps et le frottement de plusieurs générations avaient usé la laine jusqu'au canevas, lisait avec sa tranquillité ordinaire un livre d'heures dont les gros caractères convenaient à sa vue affaiblie. Nanon seule avait le courage de se tenir près de la fenêtre et de soulever de temps en temps la draperie qui interceptait le passage du

jour ; involontairement la curieuse domestique laissait échapper des exclamations sur ce qu'elle voyait, malgré la frayeur et les supplications de sa jeune maîtresse.

— Allons ! soupira-t-elle, le voilà sur l'échelle, le pauvre enfant ! Il a fini de parler et je vois beaucoup de femmes qui essuient leurs yeux... Il embrasse le crucifix... Pauvre martyr, va ! Et dire qu'il n'y a personne pour le tirer de là, moi qui avais cru.

— Avez-vous bientôt fini, Nanon ? cria madame Moranges en interrompant sa lecture ; vous effrayez cette petite. Laissez-là ce rideau, vieille folle et faites comme nous, priez Dieu pour ce pendu ! En vérité ajouta-t-elle d'un ton d'humeur, Moranges a eu une triste idée le jour qu'il a acheté une maison où l'on est exposé à voir continuellement de semblables choses... A propos, que fait-il Moranges, au milieu de cette bagarre, l'apercevez-vous ?

Nanon s'empressa de soulever le rideau, qu'elle avait laissé retomber au premier mot de sa maîtresse.

— Vraiment oui, madame, et il paraît bien tourmenté, le digne homme ; il va de l'un à l'autre des pénitents ; je suis sûre qu'il ne sait plus où donner de la tête... Eh bien, eh bien ! interrompit-elle vivement ne voilà-t-il pas que le condamné fait résistance ! Il était si

calme et si résigné tout à l'heure ! Sainte Vierge ! il lutte avec le bourreau et je ne sais en vérité qui sera le plus fort.... Mon Dieu s'il pouvait se sauver !

— Le crois-tu, Nanon ? s'écria Mariette en se levant tout à coup. Y a-t-il vraiment espoir qu'il leur échappe ?

Nanon regarda encore quelques secondes, et prit dans ses bras la pauvre Mariette toute tremblante.

— Non, mademoiselle, dit-elle avec effroi, il n'y a plus d'espérance... Les valets du bourreau sont venus en aide à leur maître et le malheureux se balance déjà à la potence... C'est maintenant qu'il faut prier, car il va rendre son âme à Dieu !

Elle se jeta à genoux à côté de Mariette ; madame Morange elle-même laissa échapper son livre et se prosterna dévotement. Un morne silence régna un moment dans la chambre.

Tout à coup un effroyable tumulte se fit entendre au dehors ; on poussait des cris d'étonnement et de terreur auxquels se mêlaient des menaces et des imprécations. A ce bruit inattendu les trois femmes relevèrent la tête, retenant leur haleine ; Nanon courut à la fenêtre.

— Seigneur mon Dieu ! que se passa-t-il ? s'écria-t-elle. On court, on se pousse, il y a émeute autour de la potence... Comment ! Ce

sont les pénitents qui attaquent les gens de justice ! Oh ! comme ils y vont ! et les cierges ne se brisent pas, on dirait de véritables massues !

— Et mon mari ? que fait mon mari ? demanda madame Moranges avec inquiétude.

— Je ne le vois pas au milieu de cette mêlée. Ah ! le voici pourtant : il porte la croix de la confrérie, et il cherche à pénétrer, à travers la maréchaussée, jusqu'au pauvre moribond. Oui ! je comprends maintenant pourquoi monsieur a réuni hier tous les pénitents à ce souper qui m'a donné tant de mal ! Il veut le sauver ! il veut le sauver !

— L'a-t-il sauvé ? demanda Mariette hale-tante.

— Pas encore ; il approche pourtant. Ah ! la croix vient de toucher le corps ; il appartient aux pénitents à cette heure... Aussi les soldats et le bourreau s'éloignent... On coupe la corde... Bienheureux saint Martial, faites qu'il soit encore temps !

La servante tomba épuisée dans un fauteuil à côté de Mariette, qui dit avec une exaltation inexprimable en levant les mains au ciel :

— Sainte Vierge, je vous remercie !

— Eh bien ! que te fait cela, petite ? lui demanda sa mère avec un mélange de bonhomie et d'étonnement.

Mariette rougit et baissa les yeux.

— Maman, répondit-elle avec embarras, ne m'avez-vous pas dit, vous et mon père, que c'est une bonne œuvre de sauver de la mort un malheureux condamné?

En ce moment une voix forte et sonore, une voix bien connue, retentit dans l'escalier.

— Ma femme, ma fille, Nanon, criait Moranges qui venait de transporter le pendu dans sa boutique remplie de monde, descendez bien vite! et allez chercher le père Saint-Christophe, notre chirurgien! Ce pauvre garçon respire encore.

III

Plus d'un mois s'était écoulé depuis les événements que nous venons de raconter. Durivet, puisque tel était le nom de l'ex-pendu, avait été transporté, comme nous savons dans la maison du riche bourgeois, et il n'avait pas tardé à se remettre des suites de son élévation forcée au milieu du public limousin. Pendant sa maladie, les témoignages de sympathie ne lui manquèrent pas; la partie cléricale de la population, et elle était nombreuse, les moines, les commu-

nautés de femmes, les congrégations de toute espèce, les confréries de pénitents de toute couleur, prenaient à lui le plus vif intérêt. Aussi des délégués de chaque pieuse association étaient-ils venus lui apporter des consolations et des secours. Les récollets lui avaient solennellement envoyé leur prédicateur en titre, tandis que les chanoines de Saint-Martial lui expédiaient des paniers de leur vin le plus exquis, afin de hâter sa convalescence. Les ursulines lui avaient fait cadeau de petits gâteaux à la rose dans la fabrication desquels elles excellaient et qu'elles jugeaient devoir adoucir convenablement son gosier un peu trop serré quelque temps auparavant, par une corde brutale. Il n'était pas jusqu'aux pauvres carmélites qui n'eussent envoyé à Durivet plusieurs flacons d'une eau précieuse pour toute espèce de contusions, et dont elles gardaient le secret, avec prescription d'en frictionner matin et soir la partie malade. Chacun voulait s'associer à la bonne œuvre commune ; il y avait engouement universel pour le pendu de la part de tout ce qui portait capuchon, guimpe ou soutane à une lieue à la ronde.

Mais, parmi les amis de Durivet, les plus heureux et les plus fiers de son salut, étaient ces braves pénitents rouges qui avaient si vigoureusement fait valoir leur privilège. Ils montraient avec orgueil les énormes gourdins, taillés et

peints de manière à représenter des cierges, avec lesquels ils avaient vaincu les gens de justice. Ils expliquaient comment, en ajustant avec adresse de petits morceaux de bougies allumées à l'extrémité de ces bâtons, ils étaient parvenus à tromper les regards et à n'exciter aucune défiance. Puis, chacun racontait ses exploits fabuleux dans cette mémorable journée ; chacun prétendait avoir le plus contribué à la libération du *pauvre jeune homme*, comme on appelait Durivet dans la ville.

Par suite de cet engoûment général, tous les soupçons qui pouvaient encore rester à des esprits mal faits sur la culpabilité du condamné avaient disparu. Il était, disait-on, fils d'un bourgeois du Poitou qui le chérissait jusqu'à l'adoration. L'enfant, par suite de quelques intrigues amoureuses, avait quitté la maison paternelle et s'était mis à courir le pays ; mais il était entièrement incapable d'un vol ; et il demeurerait constant qu'on avait agi envers lui avec une fatale précipitation. Le grand prévôt lui-même, qui n'avait fait aucune enquête sur la résistance, peut-être un peu illégale de messieurs les pénitents rouges, semblait être de cet avis, car il avait envoyé demander plusieurs fois des nouvelles de Durivet. Ainsi rien ne manquait plus à la réhabilitation de celui dont le supplice faisait courir la ville un mois auparavant : le voleur

était tout à fait devenu un héros, le pendu un martyr. Il n'y eut qu'un homme chez qui ce revirement de l'opinion publique excita une indignation profonde : c'était l'usurier Bichat, celui qui prétendait avoir été sur le point d'être volé par le Benjamin de la population limousine ; mais on ne l'écouta pas, et les bruits les moins charitables continuèrent de circuler sur la réputation de sa fille.

Cependant, comme tout a une fin, il se trouva qu'un beau jour cette sympathie universelle commença à décliner. Une nouvelle inattendue, bizarre, incroyable, commençait à se répandre ; on prétendait que le vieux Moranges, dans son admiration pour son protégé, avait l'intention de lui donner en mariage sa propre fille Mariette, l'une des plus jolies personnes et la plus riche héritière de la ville. On citait à l'appui de cette supposition les égards que le bon bourgeois avait pour son hôte, sa dérogation à ses habitudes de parcimonie, son orgueil quand il se promenait dans la ville avec ce jeune homme tout pâle encore des suites de l'événement. On allait même jusqu'à avancer que Mariette aimait Durivet, qu'elle l'avait soigné pendant sa convalescence avec un zèle trop ardent pour être de la simple humanité, et qu'enfin le mariage allait avoir lieu très-incessamment.

Malgré leur incertitude, ces nouvelles ne lais-

sèrent pas que de mettre beaucoup de gens en émoi. Mademoiselle Mariette, à cause de ses mérites personnels et de sa fortune, avait pour prétendants à peu près tous les fils de famille à marier dans sa ville natale ; et ces messieurs ne se sentaient pas disposés à céder sans combat une si belle femme et une si belle dot. Aussi commença-t-on à battre sourdement en brèche la popularité que cet inconnu avait acquise par des moyens si singulièrement choisis. On retourna la médaille, et on se dit que, pour ne pas être un voleur, le Durivet pouvait bien être un libertin ; qu'il n'avait ni état et peut-être ni fortune, et qu'enfin cette famille dont on parlait tant personne ne la connaissait. La réaction, une fois en bon train, ne devait pas s'arrêter de si tôt, malgré les efforts de quelques enthousiastes déraisonnables.

Aussi, alla-t-elle si bien que le bruit en vint enfin aux oreilles de madame Moranges. Elle était dans sa boutique, et tricotait un bas de laine, suivant sa coutume, quand une charitable voisine lui fit part avec un ton doux et doux des cancanes de la ville. A cette nouvelle, la vieille dame laissa tomber son ouvrage à ses pieds, regarda la commère et se fit répéter ce qu'elle venait d'entendre :

— Mariette deviendrait la femme d'un pendu ? dit-elle avec colère ; en vérité, vous n'y pensez pas !

— Mais, ma chère, M. Moranges a dit...

— Moranges est un fou!... Sainte Vierge! ma fille m'appartient, au moins, et il ne faut pas que personne s'avise d'en disposer sans mon consentement!... La femme d'un pendu, une Moranges, une fille qui aura deux cent mille écus dans son tablier le jour de ses noces!... Eh bien! à revoir, voisine, je vais m'en expliquer avec mon homme!...

Et sans plus songer à la commère tout ébahie, elle s'élança vers l'arrière-boutique avec une rapidité qu'on n'aurait pu attendre de ses jambes de soixante ans.

Cette arrière-boutique, où se tenait d'ordinaire M. Moranges, était un petit réduit enfumé servant à la fois de caisse, de salle à manger, de bureau et de salle de réception à la famille. L'une des parois latérales était un vitrage soigneusement grillé et treillissé de fer, donnant sur une cour étroite où n'avait jamais pénétré un rayon de soleil. Sur l'autre paroi s'étaient, du plancher au plafond, de vastes casiers surchargés de registres et de vieux cartons étiquetés. Au fond de cette espèce de bureau, en face de la porte, on voyait une immense cheminée de pierre, grossièrement sculptée, où fumait en toute saison une bûche de châtaignier pour combattre l'humidité continuelle de ce retraits sans air et presque à contre-terrain. Le mobilier répondait

à l'antique simplicité du local. Un secrétaire vermoulu, taché d'encre, haché çà et là par les canifs de plusieurs générations de commis, mais dont les tiroirs fermaient aussi solidement que s'ils eussent été neufs, attirait d'abord les regards. Dans le coin opposé, sur une table gothique à pieds tors, mangeait la famille Moranges les jours où l'on n'avait pas d'étrangers. Un fauteuil pour le maître, quelques chaises de paille pour les dames ou pour les visiteurs, un lourd tabouret de bois de deux ou trois pieds d'élévation pour le garçon de magasin, complétaient cet intérieur bourgeois. Nous ne devons pas oublier néanmoins une lourde caisse de chêne, scellée dans la muraille et soigneusement cadenassée, dans laquelle, disait la chronique, on pouvait puiser assez d'écus de six livres pour faire une traînée capable d'enfermer trois fois la bonne ville de Limoges.

Au moment où madame Moranges entra, le vieux marchand, assis devant le secrétaire, relisait avec une espèce d'attendrissement une lettre toute froissée qu'il semblait avoir lue déjà bien des fois. Il avait sur le nez une paire de ces lunettes de corne qui tiennent par le ressort des deux oculaires, et sa plume encore imbibée d'encre, était placée derrière son oreille. Quand sa femme parut, il replia le papier avec une sorte de confusion et se remit à ses comptes courants.

Ce mouvement n'échappa pas à la Moranges, qui s'assit d'un air d'humeur à côté de son mari, en lui disant :

— Eh bien ! que faisais-tu là encore ?

— Mais, ma chère, répondit le marchand, je relisais la lettre de M. Durivet, le père de notre protégé. C'est un brave homme, sais-tu, que Durivet père, un marchand comme nous, ma femme, et qui même a du bien dans son pays... Comme il me remercie de tout ce que nous avons fait pour son fils ! Quelle reconnaissance, quelle amitié il me témoigne ! A la vérité la confrérie des pénitents rouges lui a rendu un fameux service !... Sainte mère de Dieu ! comme ils y allaient avec leurs cierges de bois ! continua le bonhomme, s'animant à mesure qu'il parlait de cette aventure, son sujet favori de conversation ; et moi, si tu m'avais vu comme je m'escrimais avec ma croix !... J'en ai asséné un coup sur la tête d'un sergent, et le malheureux est tombé presque assommé. Que Dieu et saint Martial me pardonnent ce coup-là, mais...

Sa femme fit un geste d'impatience et interrompit ce flux de paroles :

— Tout cela est bel et bon, Jean-Baptiste, mais enfin il serait temps de songer un peu à ce que tu veux faire de ton pendu. Il ne peut rester toujours à notre charge, et par ma foi, il nous a assez coûté pendant cette longue maladie...

Maintenant il est guéri, il peut courir la ville, et il serait, je crois, convenable de le renvoyer à son père.!. puisqu'il a un père, tout pendu qu'il est.

— Pendu ! pendu ! répéta le marchand à son tour avec impatience en arrachant les lunettes qui serraient son tendon nasal et l'empêchaient de parler avec toute la volubilité désirable ; vraiment, ma chère, tu as de singulières expressions pour désigner ce malheureux garçon... Eh bien ! oui, il a été pendu ; mais tu sais qu'il a été injustement condamné, et puis...

— Tu feras de lui un saint, si tu veux, reprit l'opiniâtre bourgeoise, mais il n'est pas moins vrai qu'à deux pas de nous, là, devant notre porte, le bourreau lui a passé la corde au cou et lui a fait danser la danse sans plancher, comme on dit... Or, comme il n'est pas agréable d'avoir de pareils souvenirs, quand on regarde un homme qui demeure chez vous, je te demande une bonne fois pour toutes ce que tu comptes faire de ton protégé.

Moranges s'agita dans son fauteuil, sans oser regarder en face sa colérique interlocutrice.

— Ce que je veux faire de lui ? reprit-il lentement et avec embarras ; mais je n'en sais rien encore, ma chère... Cependant il est très-instruit ce jeune homme, il écrit fort bien, et il sait *chiffrer* à la perfection ; il paraît même qu'il a appris le commerce dans la maison de son père... Aussi

(et Moranges en cet endroit laissa tomber les mots un à un avec timidité) si tu pouvais passer sur l'aversion qu'ils t'inspire sans motifs, s'ils se conduisaient bien, s'il avait de bons répondants dans son pays, je pourrais jusqu'à nouvel ordre, le prendre pour commis, et je suis sûr que je n'aurais pas à m'en repentir.

— Et... ensuite ?

— Ensuite, répéta le marchand, trompé par cette tranquillité apparente, s'il continuait à se bien se conduire, si sa famille faisait pour lui quelques sacrifices, je pourrais, en prenant bien mes précautions, lui donner un petit intérêt dans mon commerce..,

Il n'acheva pas, car les yeux de sa femme lançaient des éclairs.

— Et c'est toi, Moranges, s'écria-t-elle en éclatant, c'est toi, si réfléchi, si prudent d'ordinaire, qui as conçu de semblables projets ? Mais ce drôle t'a véritablement jeté un sort, malheureux !... Comment, tu oserais te fier à un homme que tu connais seulement sous de fâcheux rapports, un homme qui, s'il n'est pas un voleur ou un assassin, est du moins un étourdi et un libertin ! Tu mettrais à sa disposition ta maison, tes intérêts, ta caisse...

Le vieux marchand crut convenable, pour apaiser un peu cette terrible colère, de le prendre sur le ton de la plaisanterie.

— Ma caisse, interrompit-il en souriant avec une intention évidente de finesse et de malice, je n'en confie les clefs à qui que ce soit, petite, excepté à toi lorsque je vais en voyage.

— Eh ! tu confieras bien autre chose à cet homme en le gardant dans ta maison, puisque tu laisseras à sa disposition notre vie à tous !... Or, quand on a déjà été condamné pour vol, quand on a été pendu...

— Encore ! grommela le vieillard.

— Oui, pendu ! pendu ! répéta madame Moranges au comble de l'exaspération. Oh ! ces beaux discours des dévots et des dévotes de la ville ne me tournent pas la tête, à moi ! Non, je ne veux pas voir cet homme dans ma maison, à ma table, partout. Libre à toi de le protéger tant que tu voudras, mais hors d'ici. Qui sait même si quelque jour tu ne voudras pas aussi lui donner ta fille en mariage ?

— Je n'ai pas dit cela ! Je n'ai jamais pensé à cela ! s'écria précipitamment Jean-Baptiste.

— Tu l'as dit ou du moins tu l'as laissé croire ! Oui, Moranges, sais-tu le bruit qui court dans la ville ! On assure que Mariette, la fille de Moranges, le plus honnête, le plus ancien, le plus riche des bourgeois de Limoges, va épouser un aventurier, un malheureux que tu as sauvé de la potence ; et on rit de toi, de moi, de notre fille, et c'est une honte, Moranges, que tu

aies pu donner lieu à de semblables bruits.

— Mais, ma femme, je t'assure...

— Écoute, reprit madame Moranges, qui n'était pas fâchée de profiter de la circonstance présente pour faire triompher un projet qu'elle nourrissait depuis longtemps et auquel son mari avait toujours été hostile, il importe de donner un démenti prompt et décisif à ces méchants propos. Jusqu'ici tu n'a pas voulu du petit Menat pour notre gendre, et cependant le petit Menat est d'une bonne famille de marchands, comme nous ; il apporte en mariage le domaine des Charmes, le château Montgaillard, le Grand pré, sans compter les trois ou quatre maisons qu'il a dans la ville ; c'est un excellent parti pour notre fille. Tu vas donc prendre ton habit des dimanches, et aller trouver les Menat ; tu leur feras entendre, mais bien clairement que ce mariage peut s'accomplir... C'est le seul moyen d'arrêter les caquets.

Le marchand n'osait résister trop ouvertement aux volontés de sa femme dans un moment où elle avait sur lui de si grands avantages ; cependant il ne se souciait pas de faire la démarche exigée.

— Eh bien, ma bonne, dit-il avec embarras, nous verrons, nous réfléchirons ; dans des affaires de cette importance, il ne faut pas trop se presser. D'ailleurs, ajouta-t-il, je crains que

Mariette n'aime pas ce petit Menat ; il est riche, oui, mais... il est si laid !

Cette raison n'eût paru guère péremptoire au bonhomme lui-même dans toute autre circonstance ; mais, il trouva par hasard cette excuse et il la donna en désespoir de cause.

— Oui, dit, madame Moranges avec ironie, tu me diras peut-être que ta fille aimerait mieux le pendu ?

— Et pourquoi pas ? s'écria le marchand exaspéré par cette affectation de sa femme à désigner ainsi son protégé.

Ce mot ranima la colère de la bourgeoise. Elle se leva et regarda en face son mari, qui baissa les yeux.

— Est-tu donc entièrement fou, monsieur Moranges ? Mariette, une fille si douce, si timide, si pieuse, que j'ai élevée moi-même, aurait pensé à un malheureux, à un homme de rien, à un voleur peut-être, à un homme qui du moins a été publiquement flétri ?

— Je ne te dis pas qu'elle y avait pensé, ma chère, mais cela vient sans qu'on y pense. Enfin il est certain que pendant toute la maladie de Durivet, Mariette s'informait à chaque instant de sa santé, et elle semblait très-fâchée que tu ne lui permisses pas d'aller le soigner elle-même. Interroge Nanon, elle te dira que notre fille ne prononce le nom de Durivet qu'avec un

accent tout particulier et qu'une vive émotion se trahit sur son visage dès qu'elle le voit.

— Oh ! je veux avoir le cœur net de cette inquiétude, dit madame Moranges.

Elle saisit précipitamment un cordon à demi usé suspendu au-dessus du secrétaire de son mari, et le son aigre d'une clochette retentit dans les appartements des étages supérieurs. Quelques minutes après, Mariette entra en sautillant. Le père et la mère avaient eu le temps de rasséréner leur figure et de prendre une contenance calme, de sorte qu'elle ne put se douter de rien.

— Qu'y a-t-il maman ?

— Mariette, sais-tu où est en ce moment Durivet ?

Ce nom seul fit tressaillir la jeune fille ; les parents se regardèrent d'une manière significative. Cependant Mariette répondit avec tranquillité :

— Mais, maman, vous savez bien qu'il dîne aujourd'hui au couvent des récollets.

— C'est vrai, je l'avais oublié.

Il y eut un moment de silence. Bientôt madame Moranges reprit d'un ton dégagé :

— Eh bien ! ma fille, que penses-tu, toi, du favori de ton père ? Le trouves-tu aimable, poli ?

Le marchand qui semblait très-occupé à transcrire un compte sur son grand-livre, examina

furtivement Mariette, pendant que sa femme en faisait autant. La petite parut éprouver quelque sentiment pénible.

— Il est en effet très-poli envers moi, répondit-elle, et il m'a l'air d'un jeune homme doux, bien élevé. D'ailleurs, il a tant souffert !... Mais pourquoi me faites-vous cette question, maman ? ajouta-t-elle en levant les yeux sur sa mère.

— Pour rien, ma fille, répondit madame Moranges ; c'est que, vois-tu, Mariette, ton père me disait tout à l'heure en plaisantant (car tu sens bien que c'est seulement une plaisanterie !) il me disait que si tu avais à choisir pour mari le fils Menat ou ce M. Durivet, tu préférerais M. Durivet...

— Que dites-vous ? s'écria Mariette, lui, mon mari !...

Elle pâlit affreusement et tomba sur une chaise.

— Elle se trouve mal ! dit madame Moranges en s'élançant pour la secourir ; cette affreuse supposition en est la cause !

— Dis plutôt que c'est l'espérance ! répliqua Jean-Baptiste avec opiniâtreté.

On appela Nanon ; elle descendit les escaliers criards de sa cuisine avec toute la rapidité que lui permettaient ses immenses jupons, A la vue de Mariette pâle et inanimée entre les bras de

ses parents, elle éprouva une inquiétude qui ne tarda pas à se tourner en colère contre ses maîtres.

— Vous lui aurez encore fait de la peine ! s'écria-t-elle d'une voix qui s'élevait de plus en plus jusqu'au ton de l'exaspération ; la voilà encore dans le même état que le jour où M. Moranges l'a tant grondée parce qu'elle demandait un dé d'argent, en lui disant qu'elle était une coquette et qu'elle vous ruinerait !... Eh bien ! qu'elle vous ruine, la chère petite ! Vous êtes plus que millionnaire, je le sais [bien, moi, et vous refusez tout à votre fille.... Vous la tuerez, oh ! sûrement vous la tuerez, et Dieu vous punira.

Tout en parlant ainsi, elle s'empressait pour secourir Mariette ; le père et la mère s'agitaient aussi autour de leur unique enfant ; chacun se défendait avec timidité et embarras d'être la cause de cet évanouissement.

— Ce n'est pas moi, Nanon, ce n'est pas moi, je t'assure.

— Ce n'est pas moi non plus ; c'est ma femme qui lui a dit brusquement...

— C'est Jean-Baptiste qui veut lui faire épouser le pendu !

— Épouser le pendu ! répéta la vieille servante en laissant tomber le verre d'eau qu'elle tenait à la main.

— Je n'ai pas dit cela ! s'écria le marchand ; j'ai dit seulement que peut-être Mariette ne détestait pas ce... M. Durivet.

— Maladroite ! dit madame Moranges en ramassant le verre ; heureusement il n'est pas cassé ! sans cela je t'en aurais retenu le prix sur tes gages.

— Cela n'est pas possible ! reprit Nanon ébahie.

— Comment ! ce n'est pas possible ?

— Non, elle ne peut avoir de penchant pour cet homme-là, tout beau qu'il est ! j'en mettrais mes mains au feu.

— C'est ce que nous allons savoir, dit M. Moranges avec joie, la pauvre petite revient à elle !

En effet, grâce aux soins de toute espèce qu'on donnait à Mariette, une teinte rose glissa sur ses joues inanimées ; sa poitrine commença à se soulever doucement, et les longs cils châtains de ses paupières tremblèrent comme si elles allaient s'ouvrir. En ce moment, le bruit aigu de la sonnette du magasin annonça une visite. M. et madame Moranges levèrent la tête par habitude ; mais on traversa vivement le corridor obscur, formé de tonneaux, qui menait à l'arrière-boutique, et Durivet entra en saluant respectueusement.

Sa présence, au milieu de cette crise, produi-

sit un effet remarquable sur tous les assistants. Nanon et madame Moranges elle-même, un peu intimidées, semblèrent presque exclusivement occupées de Mariette, tandis que le négociant laissa échapper un mouvement de joie à la vue de l'auxiliaire qui lui arrivait.

Durivet, comme nous l'avons dit, était véritablement un beau jeune homme ; sa pâleur donnait à ses traits un caractère de finesse et de distinction. Grâce à la générosité extraordinaire de son hôte, qui lui avait avancé une petite somme d'argent pour ses premiers besoins, il s'était fait habiller convenablement, et paraissait aussi peu gêné dans ces vêtements, somptueux pour le pays, que s'il eût été habitué depuis son enfance à en porter de pareils. C'était, en résumé, un garçon de bonne mine, de bonnes manières, dont le langage annonçait une éducation soignée et une certaine connaissance du monde. Il entra léger et souriant dans l'arrière-boutique ; mais, à la vue de Mariette à demi renversée dans les bras de sa mère, l'expression de ses traits changea tout à coup. Il demanda, avec le plus vif intérêt, si mademoiselle Mariette se trouvait indisposée.

— Vous le voyez bien ! répondit madame Moranges sèchement.

— Ne t'inquiète pas, mon ami ! dit le vieux marchand, qui, avec sa bonhomie bourgeoise,

ne se gênait pas pour tutoyer tous ceux qui l'approchaient ; ce ne sera rien... Comment te trouves-tu du dîner des récollets ?

— Très-bien, mon cher bienfaiteur, répondit Durivet ; mais pourrais-je savoir la cause...

— Les secrets d'une fille n'appartiennent qu'à ses parents, interrompita aigrement la Moranges.

Et elle regarda Nanon, comme pour lui demander secours dans la lutte qui pourrait recommencer d'un moment à l'autre ; mais Nanon resta impassible et neutre ; elle voulait être du parti de Mariette et Mariette ne pouvait parler encore. Durivet supporta la rebuffade avec beaucoup de patience. Quant à l'honnête bourgeois, fort embarrassé de sa contenance, il jouait avec les coquillages qui ornaient la chaîne d'acier de sa montre de famille.

Mariette avait cependant repris connaissance et venait de faire un effort pour se soulever. A la vue de Durivet, elle poussa un faible cri ; et parut sur le point de retomber dans son évanouissement. Cette fois, l'amour maternel de madame Moranges ne sut pas se contenir ; elle repoussa le jeune homme, et dit avec colère :

— Eh, monsieur, ne voyez-vous pas que vous lui faites peur ?

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, ma femme, s'écria le marchand, comme entraîné ; il est plus probable que ta fille...

— Taisez-vous, monsieur, s'écria madame Moranges avec énergie; je vous le dis encore une fois, vous devenez fou!

Un silence pénible régna un moment dans l'arrière-boutique. Durivet resta pensif, les yeux tournés contre terre. Il reprit avec un accent mélancolique :

— Je vois, madame, que, sans le vouloir, j'ai apporté le trouble dans votre maison si calme jusqu'ici : je vous en demande pardon, et je vous promets de la quitter au plus tôt... Soyez-en sûre, quoi qu'il arrive, je me souviendrai seulement de l'accueil que j'y ai reçu, et surtout des services que m'a rendus le respectable M. Moranges...

— Tu es une méchante créature, madame Moranges, s'écria le bourgeois ému jusqu'aux larmes.

Sa femme secoua la tête sans répondre.

— Je demanderai pourtant encore une grâce à mon bienfaiteur, continua Durivet du même ton en se tournant vers son hôte; il mettra le comble à ses bienfaits en m'accompagnant dans ma famille, en venant recevoir les remerciements de mon pauvre vieux père... Ce voyage lui prendra seulement quelques jours, et sa bonne action sera complète... C'est sous ses auspices que je veux revoir la maison paternelle que je n'aurais jamais dû quitter.

Le bourgeois regarda sa femme avant de répondre. Celle-ci sentait la nécessité de faire quelques concessions pour se débarrasser promptement de l'ennemi le plus redoutable; elle dit après un moment de réflexion :

— Je ne vois pas d'inconvénient à ce voyage, moi, si ta fille se porte bien... Aucune affaire pressante ne te retient ici, et le vieux commis Gratiole pourra répondre aux pratiques en ton absence. Nanon saura bien fermer la boutique, et pourvu que tu ne restes pas plus de huit jours absent.

— Il ne nous faut que trois jours pour aller et revenir ! s'écria le vieux marchand au comble de la joie, allons ! c'est entendu, mon garçon, j'irai passer quelques jours chez toi ; je verrai ton brave père, je ferai connaissance avec ta famille, et si je suis content... si tout va comme je veux... Enfin, j'ai des projets...

Un geste de madame Moranges lui coupa la parole. Il reprit bientôt :

— Mon ami, nous partirons après-demain, car demain il te faudra visiter tous ceux qui se sont intéressés à toi. Je t'accompagnerai dans tes courses. Femme, tu prépareras mon habit de cérémonie... Oh ! ce sera une désolation dans la ville !

Durivet s'était approché de Mariette, assez forte déjà pour regagner sa chambre. Il lui dit

avec une douceur respectueuse, au moment où elle sortait :

— Serait-il vrai que ma vue ne vous inspire que de l'horreur...

La jeune fille détourna la tête, et balbutia d'un ton inintelligible :

— Moi ! monsieur, mais non... je ne sais...

— Elle n'ose pas s'expliquer par timidité ! murmura le vieux Moranges.

— Il n'est pas possible d'exprimer plus clairement qu'elle ne peut le souffrir, pensait la mère.

Nanon hochait la tête, en attendant que sa jeune maîtresse pût lui dire lequel avait raison.

IV

Durivet était un de ces jeunes débauchés qui, fatigués de la vie de famille, se lancent en aventuriers à travers le monde pour y devenir ce qu'il plaît au hasard. Cependant tous les détails qu'il avait donnés sur sa famille étaient vrais ; il avait en effet, un père honnête et aisé que ses désordres désespéraient. Poussé par son humeur indépendante, il avait quitté sa ville natale de-

puis plusieurs années, et à partir du jour où il était sorti de la maison paternelle, sa vie était restée dans l'ombre. Il disait vaguement qu'il avait été soldat, marchand et beaucoup d'autres choses encore; mais sans doute ces différents états ne lui avaient pas réussi, à en juger par la catastrophe dont il avait été sur le point d'être la victime, à moins cependant qu'on n'ait une opinion aussi défavorable de mademoiselle Bichat que ses bons voisins de la cité de Limoges.

Quoi qu'il en soit, il eût été grand dommage qu'une belle et pure enfant, telle que Mariette, aimât un pareil homme; aussi nous empressons-nous d'annoncer que Jean-Baptiste Moranges s'était complètement trompé. Comme on a pu s'en douter, le bonhomme n'était fort ni en observation, ni en psychologie; il avait pris justement le contre-pied de la vérité. Mariette, en effet, n'avait pu s'empêcher d'abord d'éprouver pour Durivet une pitié sincère; il était malheureux. Mais sitôt qu'il eut repris force, santé et courage, sitôt qu'il eut des amis, des protecteurs, l'idée du supplicé, de l'homme sur qui le bourreau avait porté la main, dont le cou avait été serré par la corde fatale, qui avait été balancé à un gibet, vint remplacer l'image du malheureux persécuté, flétri et peut-être innocent.

Ce brusque changement avait trompé le vieux richard. Après avoir vu l'intérêt profond de Mariette pour son protégé, il ne pouvait comprendre que cet intérêt, cette pitié naïve, fussent si promptement devenus une terrible aversion. Aussi, quand madame Moranges, après avoir pressé sa fille de questions, vint triomphalement annoncer la vérité à son mari, invoquant le témoignage de Mariette elle-même, Jean-Baptiste, lui dit-il d'un ton d'incrédulité :

— C'est bon, ma femme ; ne la tourmente pas, cette petite. Au retour de mon voyage, je l'interrogerai moi-même et nous verrons bien.

Donc, le surlendemain, sur les quatre heures du soir, M. Moranges et Durivet, tous deux à cheval et accompagné d'un domestique à pied, suivaient une route étroite et tortueuse qui conduisait à Bellac, à travers les châtaigneraies et les collines sans fin de cette partie pittoresque du Limousin. Le bon marchand s'était huché, avec l'aide de toute sa maison, sur le dos d'une vieille jument dont il avait lui-même oublié l'âge depuis dix ans. Deux énormes sacoches, auxquelles les fontes, destinées aux pistolets, servaient de succursales, étaient bourrées de toutes sortes de petits ustensiles prétendus indispensables, de provisions de bouche et de liquides. Sur la croupe de la jument était solidement attachée une valise gigantesque, surmontée encore d'un

phénoménal manteau bleu qui servait aux Moranges de père en fils depuis plus de cent ans. Manteau et valise formaient une espèce de muraille, au-dessus de laquelle se montrait seul le tricorne du vieux marchand ; le cavalier et son équipage, y compris la selle, pouvaient bien peser cinq cents livres.

Durivet avait l'air moins vainqueur sur sa misérable monture de louage ; cependant une bonne valise garnissait aussi la croupe de son cheval, et à l'arcon de sa selle pendait une calebasse énorme parfaitement bouchée, qui semblait contenir autre chose que de l'eau. Or, cette gourde avait déjà sans doute passé de mains en mains plusieurs fois parmi les voyageurs, car tous, même Pierre, le domestique, qui, son bâton à la main, suivait gaillardement les chevaux, avaient les traits un peu animés et montraient une pointe de gaîté du plus favorable augure.

Toutefois, comme nous l'avons dit, il était quatre heures du soir ; les clochers de Limoges avaient disparu tout-à-fait derrière les voyageurs seulement depuis une heure, ce qui signifiait qu'on n'avait guère fait encore que trois ou quatre lieues. On était à la fin de l'automne, et le soleil baissait rapidement. Mais on ne semblait pas s'apercevoir que la nuit approchait, que la route devenait de plus en plus pénible et caillouteuse, et qu'il serait bien difficile d'aller

coucher à Bellac, comme on l'avait décidé. Le bon bourgeois faisait trêve à sa gravité ordinaire, Durivet avait chassé sa mélancolie réelle ou feinte, et tous les deux s'entretenaient amicalement, sans trop s'inquiéter du lieu où ils passeraient la nuit.

— Oui, c'est une bonne ville que la ville de Limoges ! s'écria Durivet avec la vivacité d'un homme à demi-ivre en levant les yeux au ciel ; je vous le jure, monsieur Moranges, je conserverai d'elle un excellent souvenir, quoique, en vérité, j'y aie passé quelques mauvais quarts d'heure. Mais je ne veux pas faire retomber sur ses dignes habitants l'injustice de son coquin de grand-prévôt.

— Ne pense pas au prévôt, mon garçon, dit Jean-Baptiste en talonnant machinalement sa monture qui ne parut pas s'en apercevoir ; songe plutôt à ces dignes religieux qui t'ont si bien régalez ; rien n'était délicieux comme le dîner d'adieu des chanoines de Saint-Martial !

— Oui, oui ; et après les pénitents rouges, qui m'ont sauvé la vie, les chanoines de Saint-Martial sont les plus braves gens de la chrétienté !... Quels vins ils avaient, monsieur Moranges !

— Ne m'en parle pas, mon garçon ; je me sens aussi léger qu'à l'âge de vingt ans... Et ces bons récollets, qui t'ont adressé de si pieuses consolations avant ton départ !

— Et les visitandines qui m'ont donné une provision de leurs délicieux croquets à la rose pour le voyage !

— Et les feuillants, et les carmes, et les jacobins !

— Vraiment, mon cher bienfaiteur, ma valise est pleine de bonbons, de chapelets, d'*Agnus Dei*, de reliques saintes et de flacons d'eau souveraine pour toutes les maladies... Les dévotes congrégations qui n'ont pu me faire un cadeau m'ont adressé par la bouche de leur supérieur des sermons si attendrissants ! Et quand je songe, mon digne monsieur, qu'au moment où je vous parle, toutes ces saintes filles, tous ces hommes pieux prient sans doute avec ferveur pour ma conversion ?

— Tu le mérites bien, mon garçon, dit le bourgeois sans remarquer la légère ironie avec laquelle étaient prononcées ces paroles ; oui, tout le monde t'aimait et tu as été fêté comme un enfant chéri. Aussi tu reviendras, n'est-ce pas ? Oh ! tu reviendras, je le veux ! Ma femme elle-même, qui, entre nous, est passablement revêche, t'a fait les yeux doux au moment de ton départ...

— Peuh ! fit Durivet avec une grimace significative ; c'était la joie de me voir partir qui l'a un peu déridée.

Le marchand secoua la tête d'un air d'impa-

tience ; puis, retenant la bride de son cheval pour se trouver de front avec son compagnon de voyage, il lui dit en souriant :

— Et Mariette, mon garçon, n'est-ce pas que c'est une gentille créature ? Elle avait pour toi l'intérêt d'une sœur pendant ta convalescence...

— Oh ! c'est un ange, monsieur Moranges, interrompit vivement Durivet ; et puis, quels yeux ! quelle taille ! quelle main charmante !

Le bourgeois l'interrompt par un bruyant éclat de rire qui se prolongea dans la campagne déserte.

— Peste ! dit-il, comme vous prenez feu, monsieur le drôle ! Allons, continua-t-il pour changer de conversation, passe-moi ta gourde ; j'ai besoin d'humecter un peu, avec le vin de Bergerac des bons pères, mon gosier qui s'obstine à être sec comme un vieux parchemin.

Il appliqua encore une fois la gourde à ses lèvres, la repassa à son compagnon, qui lui tint bravement tête, et il continuèrent gaiement leur route.

Cependant le soleil était couché, et déjà quelques rares étoiles se montraient au-dessus des massifs de houx qui bordaient le chemin. Aucun bruit ne se faisait entendre dans cette campagne peu fréquentée, aucun paysan ne s'était montré aux voyageurs depuis une heure au

moins, aucune maison ne laissait apercevoir son toit rouge au milieu de ce paysage chargé des couleurs sombres de l'automne et de la nuit. M. Moranges, malgré son état d'ivresse évidente, commença de regarder autour de lui avec une certaine inquiétude.

— Où diable sommes-nous? dit-il enfin; ces routes me sont entièrement inconnues, je ne me soucie pas de coucher à la belle étoile.

Le domestique Pierre, qui marchait en avant, occupant à la fois ses jambes et son intelligence à faire le plus de chemin possible, se rapprocha de son maître.

— Nous sommes à l'*Étang de Conore*, monsieur, répondit-il en patois; tout à l'heure, nous allons traverser la chaussée de l'Étang, et les aubergistes ne manqueront pas.

— En avant donc! s'écria Durivet; nous allons souper et je veux porter la santé de toute la gent monacale de France et de Navarre, sans oublier celle de mes amis les pénitents rouges de Limoges, ajouta-t-il en regardant Moranges.

Un quart d'heure plus tard, les voyageurs traversaient au petit trot de leurs chevaux une chaussée en moellons, qui contenait une vaste pièce d'eau. Les pelles étaient ouvertes et la roue du moulin à farine tournait à grand bruit. Près du moulin on voyait un édifice d'assez

confortable apparence ; un bouquet de gui, balancé au-dessus de la porte par la brise fraîche du soir, annonçait une auberge. Sur le seuil de cette porte un petit homme gros et rouge, comme tous les aubergistes présents et futurs, cherchait à prendre l'air le plus engageant possible.

— Arrêtons-nous ici ! dit Durivet en se jetant à bas de son cheval.

— Mais le bruit de cet abominable moulin nous empêchera de dormir, observa Moranges avec hésitation.

— Oui, mais nous aurons du poison frais à notre souper.

Cette assurance décida l'honnête bourgeois. L'hôte s'était déjà approché obséquieusement et offrait ses services. On parvint avec son aide à descendre Moranges de cheval ; et en vérité, cette fois ce n'était pas seulement l'obésité qui empêchait Jean-Baptiste de se mouvoir. Il eut pourtant assez de présence d'esprit pour ordonner à Pierre de veiller sur les chevaux et les bagages ; puis, il entra, accompagné de Durivet, dans la salle à manger.

L'aspect de cette salle n'était pas de nature à rassurer les affamés sur leur souper futur, C'était une grande pièce noire dont une longue table, garnie de bancs de bois de chaque côté, occupait le milieu. Un vaissellier étalait sur ses étagères quelques assiettes d'étain d'une propreté

équivoque. Le plafond était bas, couleur de suie, avec des poutres saillantes et grossièrement équarries ; le sol était pavé de pierres pointues ; la cheminée, où brillait un grand feu, était défendue d'un côté par un vieux chien hargneux, de l'autre par un chat invalide, en même temps que par des chenets en fer de quatre pieds de haut et de forme bizarre. Une armoire d'une antiquité barbare complétait le mobilier. Une grosse fille de campagne, pieds nus, étalait sur la table une nappe grossière et tachée de vin, au moment où entrèrent les voyageurs.

— Holà ! la fille ! s'écria Durivet sans se laisser effrayer par cet aspect misérable, qui était, du reste, à peu près l'aspect de toutes les salles d'auberge du Limousin à cette époque ; qu'on nous serve à souper bien vite !

La servante le regarda tout ébahie sans paraître comprendre ce qu'on lui disait. A la vérité, Durivet s'était exprimé en français et les gens de la campagne ne connaissaient encore que leur patois indigène.

— Que faut-il vous servir, messieurs ? demanda l'hôte.

— Tout ce que vous aurez de meilleur ! dit Durivet. Monsieur, ajouta-t-il en désignant son vieux compagnon, qui s'était déjà laisser aller à demi endormi sur une chaise près du feu, est le plus riche bourgeois de Limoges, le syndic des

marchands et le prieur de la confrérie des pénitents rouges... Vous voyez à qui vous avez affaire ; ainsi traitez-nous comme il faut !

— Eh quoi ! demanda l'hôte en ôtant son bonnet crasseux, serait-ce Jean-Baptiste Moranges de la place des Bancs ?

— C'est moi-même ! dit le bourgeois enchanté de voir que sa réputation avait pénétré si loin.

— Soyez le bienvenu, monsieur Moranges ! s'écria l'aubergiste ; c'est bien de l'honneur que vous faites à ma pauvre maison, monsieur Moranges ! Allons, Jeannette, vite à la besogne, dit-il à la cuisinière, qu'on serve de suite M. Moranges !

Fou de joie, il sortit pour donner ses ordres et peut-être pour aller annoncer dans le village comme quoi le plus riche bourgeois de la ville était en ce moment chez lui. C'était là un événement de haute importance dont on devait parler longtemps. Aussi bientôt entendit-on crier, dans la cuisine voisine, les poulets que l'on étranglait. Le roi de France n'eût pas excité plus de respect et d'empressement que ce marchand millionnaire tombant à l'improviste chez un pauvre gargotier de village.

Moranges n'étaient pas insensible à ce triomphe qui chatouillait son amour-propre ; il remercia par un sourire celui qui le lui avait ménagé.

— Je n'ai eu pourtant qu'à prononcer votre

nom ! disait Durivet avec une feinte bonhomie.

Bientôt le souper arriva ; sans être délicat, il était abondant et ne manquait pas d'une certaine recherche. L'hôte avait voulu se surpasser ; il y avait sur la table des ustensiles qui, à en juger par leur ancienneté même et par leur bon état de conservation, ne devaient servir que dans les occasions solennelles. D'ailleurs, la nappe rousse, rayée de rouge aux deux extrémités, était d'une propreté extrême ; les mets, quoique simples dans leur accommodement, exhalaient une odeur délicieuse, et le vin, dont on avait servi deux immenses pots, n'était pas trop aigre. Les voyageurs se mirent donc à table, tandis que le maître du logis se tenait respectueusement debout derrière eux pour prévenir leurs désirs.

Le repas fut gai, et Moranges, excité par les exhortations de l'hôte, par l'exemple de son compagnon, y fit largement honneur. Pendant le souper, Durivet ne tarissait pas d'éloges sur son bienfaiteur ; il ne cessait de vanter sa bonté sa fortune, son influence dans le pays, et à chaque éloge il versait une rasade à Moranges. Il ne s'épargnait pas non plus et son verre était vidé aussitôt que rempli ; mais il semblait plus habitué à résister à l'ivresse que le vieux bourgeois aux mœurs réglées et austères. Aussi les éloges et les rasades achevèrent bientôt d'enlever à Moranges

le peu de raison qui lui restait ; sa langue se délia, il se mit à bavarder à tort à travers, à débiter de véritables impertinences, peut-être pour la première fois de sa vie. Durivet le pressait toujours et riait surnoisement des folies de ce pauvre vieillard pris au piège d'un libertin.

— Savez-vous, père Moranges, lui dit-il enfin, que vous êtes fort et robuste pour votre âge ? je ne vous croirais pas embarrassé pour faire à pied le chemin d'ici à Limoges !

— Je le ferais, mon garçon, répondit le marchand en frappant un grand coup de poing sur la table ; oui, je le ferais pour te rendre service.. à toi ou à tout autre que j'aimerais comme je t'aime.

— Vous êtes si bon ! reprit Durivet avec un accent singulier ; ce ne serait pas vous, père Moranges, qui en voudriez à un étourdi pour des escapades de jeunesse ? Vous pardonneriez volontiers quelques folies à celui qui, pouvant vous faire beaucoup de mal, ne l'aurait pas fait ?

— Tu as raison, mon ami ; oh ! je suis indulgent pour la jeunesse, moi... Eh ! eh ! ajouta-t-il en le regardant avec ses petits yeux gris, tu en sais quelque chose !

— Et peut-être aurai-je encore besoin de cette indulgence, dit Durivet avec une modestie hypocrite. A votre santé, père Moranges !

— A la tienne, mon garçon.

Le bourgeois prit son verre d'une main tremblante et le choqua contre celui de son compagnon en répandant la moitié du contenu. Mais, avant de boire, il dit d'un air de solennité comique :

— Nous nous entendrons, Durivet, et je l'espère, nous ne nous quitterons plus. Prie Dieu que ta famille me convienne, vois-tu... Je t'aime comme mon fils, parce que je t'ai sauvé la vie; tu es mon enfant d'adoption. Je suis millionnaire, tu le sais; je n'ai qu'une fille... A ta santé !

— A la vôtre, mon père.

Moranges but le dernier et se laissa aller dans sa chaise sans pouvoir parler davantage. Quelques secondes après, il dormait d'une force à ne pas entendre le ciel tonner.

Il dormit toute la nuit, le digne homme, et s'éveilla seulement au jour, lorsque Pierre entra dans sa chambre en l'appelant à grands cris.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda-t-il en se frottant les yeux.

— Il y a, monsieur, que vous êtes volé, par le coquin à qui vous avez sauvé la vie!... Madame le disait bien que vous vous repentiriez de votre bonne action!... Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

— Volé! s'écria Moranges, à qui ce seul mot

avait rendu toute sa connaissance; volé et par Durivet? Pierre, mon ami, tu rêves.

— Qui donc aurait enlevé vos chevaux, votre valise, vos effets, sinon ce scélerat, ce brigand qu'on ne retrouve nulle part?

— Cela est impossible... On aurait entendu quelque chose dans la maison!

— On n'a rien entendu; le vacarme de ce maudit moulin a couvert le bruit des pas des chevaux. C'est pour cela sans doute qu'on vous a fait choisir cette auberge si près de la chute d'eau; le fripon avait son projet...

Moranges réfléchit un moment; puis il s'écria avec colère :

— Je dis que cela est impossible, manant, imbécile, menteur!... Durivet! un garçon si pieux, si doux, qui m'a de si grandes obligations, un homme à qui je voulais... C'est impossible, entends-tu? Donnez-moi mes habits; je vais voir moi-même.

Pierre, intimidé, chercha les vêtements de son maître, qu'il avait placés sur une chaise, auprès du lit, la nuit précédente; ils n'y étaient plus.

— Miséricorde! s'écria-t-il, on vous a volé aussi vos habits! Il ne vous reste plus que le chapeau et les souliers, et encore les boucles des souliers ont disparu.

— Cherche bien, dit Moranges pâle d'étonne-

ment, de colère et d'effroi ; quoi, tu ne trouves pas même mon haut-de-chausse ?

— Habit, veste et culotte, il a tout emporté ! s'écria le domestique.

— Et ma montre ! Et ma bourse qui contenait vingt-cinq louis ?

— Rien, plus rien.

— Fais monter l'aubergiste ! cria Moranges au comble de l'exaspération et en se renfonçant dans son lit avec désespoir ; si tout ceci est vrai, ce Durivet est le diable en personne... Seigneur, mon Dieu, vous me punissez de mon inconduite et de mes paroles légères d'hier soir !... je suis perdu d'honneur... Que dira ma femme ? Que dira toute la ville quand on va savoir cette nouvelle ?

L'aubergiste monta ; il n'avait rien vu, rien entendu... En se levant il avait trouvé l'écurie ouverte ; chevaux et bagages avaient disparu. Il termina en présentant à Moranges une lettre sans adresse qu'il avait trouvée dans la chambre vide de Durivet. Elle était ainsi conçue :

« Je n'ai pas oublié le service que vous m'avez
» rendu ; la preuve en est que me trouvant dans
» votre maison, comme le loup dans la bergerie,
» j'ai renoncé à votre fille que vous avez voulu
» me donner, et à votre caisse que je n'ai pas
» cherché à prendre. A la vérité la fille est aussi
» peu abordable que sa mère, et la caisse aussi

» solide que les portes d'une citadelle. D'ailleurs,
» vous m'avez tout pardonné d'avance. Si j'em-
» mène vos chevaux, c'est que, m'avez-vous dit,
» vous pouvez aller à pied jusque chez vous. Si
» j'emporte votre argent, c'est que vous n'avez
» qu'un petit voyage à faire, et moi j'en ai un
» bien long, Si j'emporte vos habits, c'est pour
» me souvenir de vous. Mes compliments aux
» congrégations et aux couvents de Limoges ; je
» garde les chapelets et les images pieuses, pour
» m'en servir au cas où je viendrais à me con-
» vertir. Adieu ; croyez-moi, ne coupez plus la
» corde des pendus. »

Moranges, après la lecture de cette lettre, resta comme anéanti.

— Et il se moque de moi encore ! s'écria-t-il avec rage ; l'infâme ! Le misérable ! Me laisser sans argent, sans vêtement !

— Sans argent ! dit l'hôte prenant feu à ce mot, et qui payera votre écot, je vous prie ? Vous aurai-je donné pour rien un si bon souper, dans ma plus belle vaisselle, mon meilleur vin, mon meilleur lit ? Non pas, voyez-vous, non pas ; il faut que je sois payé et sans retard.

— Comment, drôle, dit M. Moranges avec fierté, ne me connais-tu pas ? As-tu oublié que je suis le plus riche marchand de la province, le syndic du commerce, le prieur des pénitents rouges ?

— Vous ! répliqua l'hôte avec indignation, vous le plus riche marchand de la province, un homme qui ne peut pas payer sa dépense ? Vous, le syndic des marchands de Limoges, un homme qui voyage en compagnie de voleurs de grand chemin ? Vous, prieur des pénitents, un homme qui s'enivre, comme vous vous êtes enivré hier, et qui prononce une foule de jurons qu'un huguenot oserait à peine entendre !... Allez, allez, on ne me prendra pas à un semblable piège... Vous ne sortirez pas d'ici avant que vous m'ayez payé, ou j'enverrai chercher la maréchaussée.

— Mais je vous dis que je suis M. Moranges ! cria le malheureux bourgeois.

— A d'autres !

Enfin pourtant le maître et le valet, en suppliant ce rustre, parvinrent un peu à lui faire entendre raison. Il fut convenu que Pierre partirait immédiatement pour Limoges, afin de revenir bientôt avec un cheval et des habits, tandis que M. Moranges, le millionnaire, resterait dans un lit de cette misérable auberge, en nantissement de sept livres dix sous neuf deniers, prix de la dépense faite par la troupe la nuit précédente.

CONCLUSION

La famille Moranges chercha pendant quelque temps à tenir secrète cette dernière aventure. Le plus grand silence avait été recommandé au domestique Pierre et à la vieille Nanon, qui avait été mise forcément dans la confidence. On voulait attendre que le mariage de Mariette avec le fils Menat fût entièrement conclu. Mais quelques indiscretions de l'aubergiste vaniteux de Conore ébruitèrent l'anecdote qui se répandit dans la ville avec rapidité. Ce fut un scandale horrible et toute la gent dévote fut en émoi.

Cependant le mariage des deux fortunes Menat et Moranges eut lieu. Le jour des noces, la confrérie des pénitents rouges termina une neuvaine en expiation du mal involontaire qu'elle avait fait en rendant à la société un misérable digne du dernier supplice, et le vieux bourgeois jura, comme on le lui avait conseillé, de ne plus couper la corde des pendus.